L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 28 JUILLET 1857.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
RÉDACTEURS-PROPRIÉTAIRES :
G. F. WEISSE. S. HUPFOUR.
E. DUCROS. F. HARRY.
Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 28 JUILLET 1857.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

PAR ANTOINE FERNANDEZ.—A midi, Four le St Louis, —un lot de terre, au faubourg Treme, de la succession de Nicolas C. Laurent.

Par DUMAS FRÈRES.—A 10½ heures du matin, au magasin de M. W. Kronenburgh & Co. No 78, rue Bienville, —Marchandises sèches françaises, vins, prunes sardines, etc.

Par JOHN M. BELL, Shérif,—par obstruction,—rue Vieille Levee, No 76,—un grand et bel assortiment de quincaillerie installation, etc.

Par E. MOREAU.—A 10 heures, au No 49, rue des Magasins, —ameublement.

Ile et Campagne.

La fin de juillet a complété la physionomie d'été de la Ville Orléans. La vie semble s'en retirer, et de la cité pleine de bruit et de mouvement que nous avions encore il y a deux mois il ne nous reste que l'immobile cadavre. L'âme de métropole louisianaise s'est envolée sur les bords de nos lacs aimés et erre sur les chemins et dans les bosquets de Mandeville, de la Baie St-Louis, de la Passe-Chrétienne et de Biloxi.

Ici le silence, l'isolement, le calme, le recueillement, la retraite : là bas, l'animation, la foule, les confuses rumeurs, les distractions, le bal, la promenade, les réunions. La civilisation avec ses exigences quelquefois tyranniques et toujours arbitraires s'est relâchée dans les bois, tandis que nous jouissons d'une liberté à peu près absolue. L'habit noir, la cravate empesée, la crinoline et les volants sévissent, dit-on, avec une très grande intensité dans la plupart des retraites champêtres : il ne reste presque plus de traces parmi nous de ces redoutables dégâts. Les modes reviendront qu'à la fin de la saison de la villégiature, à la suite des touristes exclusives, mais s'ici la nous pouvons respirer à l'aise.

La Nouvelle-Orléans n'est certainement pas un séjour désagréable en ce moment : non seulement il n'y règne aucune espèce de maladies, ce qui n'est guère récréatif pour la faculté et son annexe la pharmacie, mais la température est loin d'être terrifiante comme on pourrait se l'imaginer. Nous doutons que la chaleur y soit plus forte qu'à la campagne où se trouve dans tous les cas de l'ombre. A toutes les heures du jour et les nuits sont encore trop fraîches. De bienfaisantes ondées viennent de temps en temps calmer les brûlures de l'atmosphère et rafraîchir la terre.

Mais comme toute médaille a un revers, et pour la température nous n'avons pas de reproches à adresser au ciel, nous ne saurions voir des statues à l'édilité orléanaise. Les chaleurs infectes que dégagent les ruisseaux de la ville blessent l'odorat le moins délicat et nous font ressentir les accablantes odeurs qui occasionnent une épidémie de fièvre jaune. Cependant, au dépit de la vase municipale et des marécages urbains, on n'a pas encore signalé un seul cas de la redoutable maladie, et il est très probable que l'été se passera sans que celle-ci fasse son apparition parmi nous. Dans ce cas, la reprise des affaires aura lieu dans les premières semaines de septembre. Bon vent, bon vent, dans ce cas, nous n'aurons pas cette année le douloureux spectacle des cortèges funèbres et des pompes de la mort tenaillant dans tous les carrefours et à chaque instant de la fragilité de la vie.

Nous avons vanté tout à l'heure les agréments particuliers qu'offre la ville depuis le commencement de la saison estivale. On y vit dans la retraite, c'est vrai, et l'on s'y croirait dans une thébaïde. Ce n'est pas cependant que nous condamnions les excursions, la villégiature et le fameux : le déplacement public qui est presque une nécessité pour nous.

Le travail qui se termine le soir pour se remettre le lendemain, la routine d'un labeur qui se représente tous les jours dans des mêmes conditions, sans phase nouvelle et sans modification, finit à la longue par énerver le corps et atrophier l'intelligence. Le changement, le repos, les distractions sont nécessaires de notre nature, et la province, la campagne, la mer sont les lieux vers lesquels on dirige ses pas. Le cœur s'élève, les jambes deviennent chargées et musclées de courage, et s'empare de l'âme, lorsque le regard fatigué ne rencontre jamais que les mêmes perspectives et le même implacable horizon, les mêmes sans trêve et répit, sans variété et tout, résolu relui qu'y est comme dépaysé et qui peut rêver pendant de longues journées à travers les chaînes sans murailles. On n'est pas la fatigue qui rebute, c'est la monotonie, et tel qui s'acquitte avec consciencieusement de sa tâche quotidienne se montrait avec joie au travail s'il lui était permis de se donner un nouveau but, d'aller de place en place et d'opérer momentanément des lieux qui ne lui rappelient rien, si ce n'est complètement sans cesse renouvelé d'un mot memorable. Voyez l'homme d'affaires qui part pour un voyage : on dirait qu'il est vraiment de voyage : on dirait qu'il est vraiment de voyage, qu'il part sur la route la plus belle et la plus de Jouvence, car sa mœ... ... ...